FRC 12565
Calc
FRC
1821

CONVENTION NATIONALE.

SUR

L'ÉDUCATION PUBLIQUE,

PAR CHARLES DUVAL,

DÉPUTÉ PAR LE DÉPARTEMENT D'ILLE ET VILAINE,

A LA CONVENTION NATIONALE;

IMPRIMÉE PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

LES hommes réunis en société doivent néceſſairement avoir des règles pour ſe conduire les uns envers les autres : c'eſt dans ces règles qu'eſt tout le ſyſtême du pacte ſocial, ou plutôt elles ſont elles-mêmes le pacte ſocial.

C'eſt donc à les bien établir que doit s'attacher le légiſlateur ; c'eſt à les préſenter, à les préciſer ſi clai-

THE NEWBERRY LIBRARY

rement, qu'aucun de ceux qui doivent s'y soumettre & s'y conformer, ne puisse dire, *je ne les ai pas comprises*, ou puisse y donner une interprétation arbitraire.

Ce plan, sans doute, n'est pas si aisé à remplir, que, peut-être, on se l'imagine. Concilier les intérêts de tous, & les fondre dans l'intérêt général de telle manière que ceux-là n'en soient jamais trop ouvertement blessés; donner à celui ci une réaction salutaire & sur-tout sensible sur ceux-là; forcer, par la persuasion, les individus aux sacrifices & au dévouement que le salut de tous exige; lier les fortunes particulières à la fortune publique si intimement, que la prospérité de l'une entraîne nécessairement celle des autres; modifier les droits de chacun, mais sans trop les restreindre, & seulement pour en composer un tout, dont l'action soit plus forte que celle de chaque droit particulier.

Tels sont, je pense, les élémens dont le pacte social doit se composer. Il ne s'agit plus que de leur donner des formes convenables, parfaitement assorties à la volonté qui ordonne, & à la volonté qui se soumet: c'est-là le plus difficile; car les esclaves & les dominateurs sont également dangereux.

Il faut donc premièrement créer aux hommes qu'on veut réunir, une patrie qui soit l'unique objet de leurs inquiétudes & de leurs espérances, dont le danger ou la prospérité soit pour eux la suprême loi; il faut pour cela la leur faire aimer & chérir par dessus tout, ce n'est que par l'instruction que vous y parviendrez.

L'homme qui sait à quoi il s'expose, s'il s'isole, s'il se sépare de l'intérêt commun, qui connoît au contraire tous les avantages qu'il trouve à y rester

invariablement attaché ; cet homme-là, n'en doutez pas, dans ses projets même les plus personnels, aura toujours un but ultérieur d'utilité publique. Il verra toujours au-delà même de ses succès particuliers un avantage réel pour la société dont il est membre ; & c'est ainsi que la mère commune, la patrie profitera de l'industrie individuelle d'un de ses enfans.

Donnez donc à l'instruction vos soins, vos premiers soins. Elle doit être simple (1) comme les notions que tous les hommes doivent avoir. Elle doit être gratuite, parce que tous les hommes doivent y participer & y ont un droit égal ; elle doit être publique, parce que l'émulation est un des meilleurs maîtres ; enfin, elle doit être nationale, parce que c'est par l'instruction seule que les nations se régénèrent.

On établira donc une instruction simple, gratuite, publique & nationale.

Là on lira, on relira sans cesse la déclaration des droits de l'homme.

J'ai dit seulement on lira ; car cette déclaration doit être si claire, qu'on ne doit pas avoir besoin de l'expliquer.

---

(1) Qui n'a pu remarquer que la somptuosité des plans d'instruction qu'on nous a présenté jusqu'ici, tient encore et beaucoup trop aux vieilles habitudes aristocratiques ? car le génie et les sciences avoient bien aussi leur aristocratie, qui très-souvent même ressembloit au despotisme le plus absolu : J'en appele à Chamfort, dans son discours sur l'Académie française.

Et Chamfort est connoisseur, il est par ailleurs, du moins je l'ai connu tel, il est l'ennemi déclaré et bien vigoureux de tout principe anti-populaire, que son discernement extrémement fin lui découvre, quelque part qu'il soit, et sous quelques formes qu'on l'ait enveloppé. Pourquoi Chamfort n'éclaire-t-il plus ses frères, ses bons amis ? pourquoi n'écrit-il plus ?

Mais il faudra expliquer à chacun ses devoirs, c'est-à-dire, ce à quoi il s'est engagé envers la société, afin de jouir de la sûreté & des autres avantages qu'elle lui procure. Ceci doit encore être extrémement simple. Il ne s'agit que de se soumettre, dans toutes les circonstances, & quelle que soit la répugnance particulière, à la loi qui aura été consentie & promulguée par la volonté générale.

Il faut ensuite donner, à tous les citoyens sans exception, les moyens de suivre chacun l'impulsion de son génie, de son caractère, de ses dispositions, à tel ou tel genre d'industrie, à tel ou tel art, à telle ou telle profession, enfin, à telle ou telle science.

Tout cela est l'affaire de la Patrie; c'est à elle d'acquitter cette dette sacrée envers tous ses enfans, pour les disposer à remplir exactement leurs devoirs envers elle.

Tel doit être le but de l'instruction publique, dont il me semble que les plans ont été jusqu'ici, beaucoup trop influencés par les vieux préjugés & les vieilles habitudes qu'il faut sur tout détruire, si nous voulons que la génération, qui s'élève, vaille mieux que la génération qui passe, si nous voulons que les mœurs reprennent enfin leur empire; & chacun sait, tout le monde convient que c'est des mœurs seules, qu'il faut attendre l'anéantissement de l'égoïsme, ce ver rongeur de la Patrie, ce fléau destructeur de toute prospérité publique.

Comment donner des mœurs aux jeunes gens? Par une bonne éducation nationale? Comment former, comment établir une bonne éducation nationale? En la simplifiant le plus possible, en la rendant commune à tous, en prenant des précautions sûres pour

que l'institution domestique (1) n'en retarde les résultats, ou ne les rende nuls.

Maintenant je vais entrer dans quelques détails, exposer quelques principes pour faire sentir la nécessité d'arriver à cette simplicité qu'il faut sur-tout avoir en vue dans l'organisation de l'éducation nationale (2).

L'homme se plait & s'arrête par-tout où son esprit trouve des lumières, ses sens des plaisirs, & son cœur le contentement; mais l'inquiétude & la mélancolie le tourmentent si tôt que ce triple avantage lui manque. L'instruction satisfait sa curiosité naturelle; un bon gouvernement fournit à ses besoins comme à ses plaisirs, & de l'un & de l'autre naissent les jouissances du corps & de l'esprit. J'observe que les goûts se moulent, pour ainsi dire, dans le berceau, & ne changent plus durant le cours de la vie.

---

(1) Je suis loin de vouloir proscrire l'éducation domestique; mais je veux qu'elle soit subordonnée à l'éducation nationale; mais je veux qu'elle soit à la charge des citoyens qui voudront se la procurer; je veux qu'elle soit sous la surveillance publique, afin qu'en aucun cas, elle ne puisse contrarier l'éducation nationale, et altérer dans l'ame des jeunes gens les notions pures et saines qu'ils auront reçues de leur mère commune LA PATRIE.

(2) Je me hâte de le dire ici, parce qu'il faut toujours rendre à chacun ce qui lui est dû; mes réflexions, mes idées ne sont qu'amalgamées avec celles d'un ami de l'humanité, qui m'en a fait présent, le citoyen Lebuf, homme éclairé, d'un goût sûr, et bon observateur, qui réside à Rennes, département de l'Ille et Vilaine, y suit depuis trente années, avec constance et succès, le développement des facultés physiques et morales de l'enfance, et que son expérience et l'estime qu'il mérite, doivent nécessairement faire employer dans l'enseignement public. Ce sera un présent pour l'école nationale où il sera fixé.

A Sparte, les vieillards comme les jeunes-gens ne lisoient que l'histoire, n'aimoient que le *Brouet* noir, & ne jouissoient des plaisirs que sous le bouclier, & ceints d'une épée. L'instruction fait tout, dit un poëte philosophe. Je suis même convaincu, avec un homme de mérite, (Helvétius) que dans tous les pays, l'éducation de la jeunesse tient si étroitement à la forme du gouvernement, qu'il est impossible de la changer en bien, sans que la constitution de l'état n'en devienne plus robuste & plus inébranlable; mais voyez-vous l'enseignement public se dépraver; assurez hardiment que la révolution s'avance, & que l'empire va bientôt se dissoudre, ainsi qu'une famille dont les rejettons ont puisé la mort où la nature avoit placé les germes de la vie.

L'éducation est évidemment le premier nerf de la Patrie, le foyer sacré où doit brûler le feu du patriotisme; c'est aux mandataires du peuple à se charger du noble emploi de veiller à sa conservation, & de marquer les précieux matériaux qui doivent la constituer, afin qu'elle devienne uniforme dans toutes les parties de la République.

Mais qu'est-ce que l'éducation? Saisissons bien ses caractères; il n'est pas rare qu'on la confonde avec l'institution domestique; celle-ci embrasse les sciences, les arts, le développement des talens de l'individu: son règne est concentré dans les foyers paternels; son peuple est la famille du citoyen; l'éducation se déploie dans une sphère beaucoup plus étendue: aucune tête ne peut se dérober à son empire. Eh! qui voudroit s'y soustraire? N'est-ce pas elle qui grave sur nos fronts l'imposante empreinte du patriotisme? Tous les fils des citoyens ne mangeront point, comme à Lacédémone, assis à la même table; mais les uns

& les autres doivent indistinctement apprendre à connoître les droits de l'homme & du citoyen, à respecter les lois, à chérir la patrie ; c'est aussi l'objet de l'éducation. Au lieu de se proposer pour dernier terme, ainsi que le fait l'institution, les agrémens accidentels & les graces ultérieures, elle enseigne au citoyen ses devoirs essentiels & ses obligations indispensables. L'institution embellit la statue, l'éducation l'anime ; celle-là suppose des Phidias, celle-ci des Prométhées. Mais comment faire entrer le rayon céleste qui vivifie ?

Les premiers sentimens, ceux de la nature, l'instinct ou les penchans victorieux, dont la cause est si obscure & l'existence si bien constatée, certaines modifications de l'ame connues sous le nom générique de goût, de préjugés, sont à-peu-près les mêmes dans les individus qui composent une nation. Rendez-vous maître de ces premiers élans des cœurs, de ces affections générales, de ces inclinations originelles ; dirigez-les par l'éducation vers la patrie, vers le gouvernement, & le devoir de se consacrer entièrement à l'un & à l'autre, devient un sentiment qui se fond dans l'ame aussi naturellement que l'amour de soi, & les autres passions inséparables de son essence, tant qu'elle préside au corps humain.

Il est donc nécessaire que l'éducation commence dès le berceau, & c'est encore un trait qui la distingue de l'institution, celle-ci attendant, pour entamer sa tâche, que les facultés de l'ame aient pris de la consistance.

La première période de la vie est vraiment délicieuse. La nature remplit le cœur de l'enfant ; les graces naïves embellissent son corps ; toujours riant, toujours folâtre, la sérénité de son ame donne de

l'éclat aux roſes de ſon teint; alors, l'homme meſure le temps par les jouiſſances; il ſe nourrit de plaiſirs; ſes ſenſations nouvellement écloſes, le pouſſent mollement; c'eſt le bonheur qui le mène par-tout; par-tout, c'eſt le bonheur qui l'arrête; craignons de troubler une époque ſi fugitive & ſi douce : le gouvernement & les mères de famille ne doivent rien négliger pour en multiplier les charmes.

Femmes vertueuſes, vous n'ignorez pas que le corps étant l'inſtrument de l'ame, celle-ci commande, & l'autre eſt fait pour obéir; mais pour être exécutés : les ordres de l'ame ſuppoſent l'adreſſe, la vigueur du corps, l'harmonie des membres, &, ſi je l'oſe dire, la ſanté de tout l'inſtrument. Que la mère s'attache donc à fortifier le phyſique de ſon enfant; qu'elle le prépare, par les mouvemens du corps, aux exercices de la penſée, aux efforts du génie. Garde-toi, mère follement attentive, de bercer ton fils ſur des fleurs, la molleſſe eſt un attentat contre la nature : fais en ſorte que *Patrie* ſoit le premier mot qu'il articule, & qu'*amour de la loi* ſoit la première ſyntaxe de ſon langage.

Pour mériter un hommage ſi pur, il ſeroit à ſouhaiter que la loi ſurveillât les enfans d'une manière tout-à-fait ſpéciale; je deſirerois donc que le gouvernement leur donnât, à ſes frais, de petites fêtes, que tous y priſſent part, que les diſtinctions de pauvres & de riches diſparuſſent de ces aſſemblées enfantines, que le théâtre de leurs plaiſirs appartînt au gouvernement, qu'on le dît à ces tendres créatures, & que l'on appelât cet agréable gymnaſe le champ de la Patrie. Je voudrois qu'on y portât les enfans, plutôt qu'ailleurs, pour y prendre leurs ébats; que ce lieu fût pour eux un aſyle ſacré contre les réprimandes &

les punitions, & qu'on leur dît que la Patrie, qui les aime beaucoup, ne veut pas qu'on les chagrine. Le gouvernement nous donne des fêtes ! la Patrie nous aime ! Quel eſt donc ce gouvernement, quelle eſt cette Patrie ? Que de queſtions vont faire tous ces jeunes citoyens ! que d'idées ! que de ſentimens vont éclore ! voilà l'inſtant de les faire paſſer aux études & aux exercices qui conviennent aux enfans dont la neuvième année eſt déja commencée. Pères de famille, hâtez-vous alors de les conduire dans l'arène. Mais qu'y feront-ils ?

L'objet principal d'une bonne éducation doit être de faire aimer la Patrie plus que tout autre pays, plus que le reſte de la terre ; mais pour aimer, il faut connoître, il faut voir ou ſoupçonner, dans l'objet de nos affections, un reflux d'avantages pour nous-mêmes ; car l'amour déſintéreſſé eſt une chimère. Après avoir donc enſeigné aux fils des citoyens à lire, à écrire, & à faire uſage des premières règles du calcul, hâtez-vous de les initier à la géographie nationale ; mais on évitera de mettre ſous leurs yeux des mappemondes, de peur que ne voyant leur pays que comme un point perdu dans l'univers, ils n'en prennent pas une idée aſſez grande. Que l'on dreſſe une carte de la Patrie, où l'œil apperçoive une chaîne de forteresſes à la circonférence, & une multitude de villes opulentes dans l'intérieur : que cette carte ſoit deſſinée à grands traits, afin d'exalter leur imagination. La fierté, qui vient de la puiſſance d'une mère, agrandit l'ame de ſes enfans. Il ſeroit à deſirer que les jeunes Français connuſſent à onze ans la géographie de leur pays, les départemens, les villes, les ports de mer, la ſituation des côtes, les riches bourgades, les ſimples hameaux : ici, les détails ſont eſſentiels ; la topographie n'eſt plus un jeu de mémoire,

c'eſt l'étude d'un fils qui a le plus grand intérêt de connoître juſqu'au dernier ſillon des domaines de ſon héritage. Ne doit-il pas en jouir, puiſque ce ſillon paie tribut à la Patrie, & que les richeſſes de celle-ci ſont à tous les citoyens ? C'eſt un principe certain dans l'aſſociation politique, principe que l'on doit inculquer aux jeunes élèves, en leur faiſant appercevoir le concours réciproque des citoyens pour la proſpérité de l'état & du gouvernement, pour le bonheur des citoyens.

Faites ſuccéder l'hiſtoire à l'étude amuſante de la géographie. Tout enfant doit, à la fin de ſa douzième année, ſavoir, par cœur, les revers, les ſuccès, les révolutions, les époques remarquables de ſon pays; le nom, les exploits, les vertus de ſes légiſlateurs, de ſes héros, de ſes magiſtrats, de ſes hommes célèbres. Ce n'eſt pas un ſavant, c'eſt un citoyen que vous voulez former; montrez-lui donc ce qu'ont fait ceux qui l'étoient. C'eſt ainſi qu'on attiſe dans ſon cœur le feu du patriotiſme, & que l'éducation atteint ſon but.

Que de piéges tendus, dans tous les âges de la vie, à la foible humanité ! A peine ceſſons-nous de ſucer avec le lait des nourrices leurs folles bizarreries, leurs caprices dangereux, que de nouveaux périls ſemblent ſe multiplier autour de nous. Commençons-nous à bégayer les élémens du langage, à fixer nos yeux ſur les objets, à déployer nos bras pour nous aſſurer, en les touchant, de leur figure, de leurs qualités extérieures; par-tout nous rencontrons l'erreur; c'eſt elle qui corrompt nos foibles ſenſations, & communément nos maîtres en ſont les miniſtres. Des prières que nous ne pouvons comprendre, des formules, des pratiques ſouvent dangereuſes, preſque toujours

inutiles, voilà le fatal pronostic des chaînes mystiques que nous portons; voilà l'impulsion séduisante qui nous entraîne vers la superstition, & les maux qui en sont inséparables.

S'il est nécessaire d'établir sur les vrais principes de la politique, l'édifice à jamais précieux de la félicité des nations, il faut aussi fixer les matières de l'enseignement public; c'est ainsi que l'on purgera l'éducation des cruels préjugés qui l'empoisonnent. Il faut que les instituteurs donnent aux enfans des notions saines & précises, sans leur permettre d'imprimer dans des cœurs si tendres cette doctrine arbitraire, qui corrompt la vie, & rend la mort affreuse. Il faut prescrire sur-tout de bien apprendre aux enfans la langue nationale, les coutumes, les intérêts, les alliances, les ressources, les lois essentielles de leur patrie. Il seroit honteux qu'au sortir des écoles nationales, les jeunes gens n'eussent pas des idées claires de la constitution, & des administrations différentes établies dans l'empire. Mais on se figure sans doute que toutes les connoissances seroient réduites à leurs termes élémentaires, & mises à la portée des enfans.

« Ce n'est pas une ame, dit Montaigne, ce n'est pas un corps qu'on dresse, c'est un homme, il n'en faut pas faire à deux ». Belle réflexion, & qui démontre la nécessité de la gymnastique. L'exercice des armes, la course, la lutte, les promenades, la natation, nulle contrainte, une sage liberté, des distinctions pour le coup-d'œil le plus juste, le bras le plus adroit, les pieds les plus légers, des couronnes de gazon pour les vainqueurs, une collation frugale, mais abondante pour la cohorte essoufflée, baignée de sueur, ivre de plaisirs, quelquefois terminer ces bruyans exercices par des couplets à la louange des grands hommes, des

bons citoyens, des vrais enfans de la Patrie ; j'oſe l'avancer avec confiance, c'eſt ainſi que l'on fortifieroit les muſcles de cette belle jeuneſſe, & que le patriotiſme s'établiroit dans toutes les facultés de ſon ame, où l'éducation, la gymnaſtique & les plaiſirs l'auroient fait pénétrer. Voilà donc l'objet, le véritable objet de l'enſeignement national.

On voit que les élèves patriotiques ne connoîtront, au terme de l'éducation, que le pays dont ils ſont citoyens. Il me ſeroit facile de démontrer qu'en cela même ils ont été mieux inſtruits que ceux qui puiſent à l'éducation, que nous ſommes ſur le point de réformer. On demandoit à Agéſilas, que doit-on enſeigner aux enfans? Ce qu'ils doivent faire étant hommes, répondit-il. C'eſt auſſi l'objet du plan que je propoſe.

Rapprochons les traits épars d'un tableau, qui, tous les jours, vient frapper nos yeux, & commence enfin à nous ſurprendre. Les modernes inſtitutions n'ont ni plan, ni méthode ; tout ce qu'elles enſeignent eſt étranger à la Patrie, preſque inutile en ſoi, & de nature à diſparoître dans la virilité, ou à flétrir l'homme mûr, qui en conſerveroit le goût. C'eſt un chaos de règles, d'anomaties, de tropes, de figures oratoires, de proſe, de poéſie grecque & latine, de notions abſtraites, mal préſentées, mal apprifes, mal digérées, toujours puiſées chez des nations étrangères, toûjours diſparates avec nos mœurs, nos uſages, nos gouvernemens ; effleurant les ſciences de ſpéculation, ne rappelant jamais ou preſque jamais des vérités pratiques, plaçant l'homme au milieu des débris de l'antiquité loin de ſes foyers, de ſes compatriotes, de ſa Patrie ; je le demande aux hommes qui penſent, toute cette antiquité, ces leçons pédanteſques, ces langues mortes, ces riens pénibles,

ce désordre d'éducation dispoſent-ils les cœurs des jeunes-gens à recevoir le germe du patriotiſme & les généreuſes ſemences des vertus républicaines ? Si le farouche Omar revenoit à la vie, bon, diroit-il, l'Europe me dreſſe des eſclaves ; mais je crois qu'il frémiroit, s'il voyoit des élèves formés d'après ma méthode.

Au reſte, on ne peut trop le répéter, l'éducation patriotique doit être un champ où tous les citoyens aient droit de moiſſonner. Il faut donc qu'il ſoit ouvert à tous les enfans ſans diſtinction ; il faut donc l'organiſer de telle ſorte qu'ils y trouvent les inſtructions les plus propres à leurs beſoins. La claſſe des pauvres eſt infiniment plus nombreuſe que la tribu des riches. Elle a beaucoup moins de reſſources, & demande beaucoup plus de ſecours. Multiplions donc les ateliers dans les gymnaſes publics. Forçons, par des lois ſalutaires, les pupilles, les enfans abandonnés, toutes les plantes, nées dans un terrein ſtérile, deſſéché, malheureux, forçons-les de ſe développer ſur le ſol de la Patrie, ſous l'influence de l'éducation nationale. Un enfant eſt-il né d'un père indigent & hors d'état de l'initier au précieux ſecret des métiers ? C'eſt au gouvernement de bien accueillir cet être infortuné, qui eſt menacé de faire naufrage en entrant ſur la mer du monde. L'éducation publique doit être pour lui un port toujours sûr, toujours ouvert. Annonce-t-il de la vigueur ? qu'on lui apprenne les métiers, où l'homme réuſſit avec des bras robuſtes. Eſt-il d'une complexion délicate ? formez-le à ces occupations tranquilles, où l'adreſſe & la patience triomphent des difficultés.

C'eſt ainſi que des millions de citoyens, criminellement oiſifs, prendront de l'activité dans les

atteliers, & emploieront leurs forces à concourir au bonheur public, en s'occupant individuellement chacun de leur bonheur particulier. Tous ayant embraſſé la profeſſion la plus analogue à leurs moyens, à leurs forces, à leur tempérament, tous l'exerceront avec plaiſir ; & leurs goûts les y tenant attachés, inſenſiblement diſparoîtra le caractère verſatile qu'on reproche aux Français, & qui venoit ſans doute du peu d'intérêt qu'ils prenoient à un état dans lequel on les avoit engagés, ſouvent contre le vœu ſecret de leur cœur, & preſque toujours ſans conſulter leur conſtitution phyſique. Il réſulteroit encore de ce plan un autre avantage inappréciable ; car il eſt des principes généraux qu'on ne doit pas perdre de vue. Qui ne ſait, par exemple, que la pureté des mœurs mène à l'amour de la Patrie ? Or, tous les jeunes-gens des claſſes indigentes, ſachant un métier à l'âge où l'on peut s'enrôler ſous les drapeaux de la Nation, ne reſteroient plus en butte à l'ennui, au découragement, à la tentation, quand devenus ſoldats, & retirés dans les garniſons, l'intempérie des hivers les détourne des exercices militaires, ou bien dans les momens où quittes de leur tâche, ils peuvent reſter dans l'oiſiveté, s'ils ſont encore aſſez ſages pour la préférer à la débauche. Attirés par l'appât du gain, convaincus, d'ailleurs, que dans le nouvel ordre de choſes, une vie tranquille & laborieuſe hâte l'avancement du ſoldat, nos militaires citoyens s'exerceront alternativement dans le Champ-de-Mars, & dans les atteliers de Minerve. Que d'avantages n'en réſulteroit-il pas pour les mœurs ! & quel reſſort celles-ci donneroient-elles au patriotiſme ?

Il faudroit ſur-tout diriger l'attention des jeunes élèves vers l'agriculture, l'éducation & la conſervation des troupeaux. Il y avoit à Rome des fermes qui ap-

partenoient immédiatement à l'Etat; pourquoi ne pas en établir en France sur ce modèle ? C'est dans ces métairies publiques qu'on pourroit faire toutes les expériences propres à perfectionner l'art qui nourrit les hommes & embellit la nature. C'est-là qu'on donneroit publiquement des leçons-pratiques d'agriculture. On ne se borneroit plus à une théorie souvent mensongère, qui promet beaucoup, & finit ordinairement par augmenter le tourbillon des systêmes que ne cessent d'enfanter les rêveries du cabinet. C'est encore là qu'on apprendroit aux disciples-citoyens, & toujours par expérience, l'art de soigner, de guérir, de multiplier ces bons animaux domestiques dont les travaux, le lait, la toison ou les chairs sont pour les laboureurs une mine inépuisable de richesses, & pour tous les hommes la source des précieuses & véritables commodités de la vie.

Que l'on réfléchisse un moment aux avantages de cette éducation rurale, & l'on avouera sans peine que de pareills établissemens deviendroient mille fois plus utiles à la patrie que ces académies brillantes, que ces universités sophistiques, & ces nombreux collèges dont la France est couverte dans toute son étendue. Ce ne sont plus les poëmes de Théocrite que l'on traduit, que l'on explique avec emphase à des enfans distraits, & que l'ennui subjugue, c'est la nature mise sous les yeux des jeunes colons, c'est le développement de l'économie rurale, c'est la connoissance active des troupeaux, c'est la science du labourage devenue féconde sous la direction d'hommes expérimentés. Tous les jeunes disciples, bien différens des singes de nos écoles babillardes, plus pleins de choses que de mots, se répandroient dans les campagnes, & les peupleroient d'habiles agriculteurs. Familiarisés avec les troupeaux, ils en connoîtroient les meilleures races, l'art

de les propager, les remèdes qui leur ſont ſalutaires dans les maladies, les pâcages qui leur conviennent, & tous les ſecours dont ils ont beſoin pour proſpérer. L'homme s'attachant naturellement aux exercices de ſon enfance, & y revenant ſans ceſſe durant le cours de ſa vie, on voit que les diſciples agriculteurs & bergers aimeront, par habitude & par goût, à fertiliſer les guérets & à peupler les crêches; &, comme ce que l'on fait avec plaiſir, ſe fait pour l'ordinaire avec ſuccès, & devient un attrait pour le ſpéculateur, voilà donc la France qui va ſe couvrir de fermiers; voilà des moiſſons abondantes, des pâturages, des troupeaux, des plantations; car l'éducation rurale doit auſſi s'étendre à la culture des arbres, dont le feuillage, le bois & les fruits procurent aux hommes tant d'agrémens & d'utilité.

On voit qu'en ſuivant la gradation que j'établis dans l'éducation nationale, on parvient à mettre à la portée des élèves les ſeules notions eſſentiellement utiles à tous les citoyens. S'étant eux-mêmes exercés aux arts méchaniques & à l'agriculture, connoiſſant toute la force, toute la patience, toute l'adreſſe qu'il faut avoir pour y réuſſir, quelle eſtime ne concevront-ils pas pour ceux de leurs compatriotes qui en feront leur profeſſion? Quels tréſors de précieuſes connoiſſances n'auront pas acquis ces jeunes citoyens qui, parvenus à la ſeizième année de leur vie, au milieu de ces utiles travaux & de ces études préliminaires, voudront, entraînés par leur génie, s'élancer dans la carrière des ſciences & des beaux arts? Il eſt plus que probable que ces derniers ne ſeront jamais fort nombreux. Retenus, ou par goût, ou par raiſon, dans les fermes ou dans les atteliers, leurs condiſciples ſerviront l'état, attachés à ſa baſe, tandis qu'eux-mêmes

éleveront un jour l'édifice, l'embelliront & en poseront le comble.

C'est à seize ans que le corps s'affermit, que le caractère se décide, que l'esprit prend de la vigueur. C'est à cet âge heureux que l'homme peut être opiniâtre, que l'application bien dirigée surmonte tous les obstacles, que l'intelligence perce les nuages & saisit la vérité. Alors la mémoire s'étend & se remplit d'idées qui ne s'effacent jamais. Le feu des passions échauffe le courage; le cœur est sensible à la gloire, & l'émulation électrise & nourrit toutes les facultés de l'ame. Jeunesse ardente & laborieuse, tâchez de vous recueillir un moment, & rentrez en vous-même, sondez vos penchans & vos dispositions; méditez dans le silence de l'amour-propre; prévoyez-vous pouvoir un jour mieux servir votre patrie par les conceptions de l'esprit que par les travaux du corps? Vous sentez-vous véritablement entraînée vers les sciences & les beaux arts? Eh bien! posez la bêche & le hoyau; quittez l'air pur des campagnes, & allez respirer sur les bancs de l'école; ici l'enseignement public finit sa tâche.

Cependant il ne faut pas négliger les muses; leur culte, en jettant de l'éclat sur les empires, adoucit les mœurs des peuples, & les rend plus soumis au joug des lois; mais il n'est pas de l'intérêt général que tous les citoyens se dévouent au service de leurs autels; on convient de cette vérité. Voici encore un principe fondamental de toute société politique: Les simples consommateurs doivent être en équilibre avec les travailleurs; car, si les premiers sont trop nombreux, ils périront faute de subsistances, ou feront périr les travailleurs, en épuisant les alimens dont ceux-ci ont besoin pour vivre; & c'est ainsi que

l'Espagne ayant des consommateurs, & manquant de citoyens industrieux, languit au milieu des richesses que l'Amérique ne cesse de lui prodiguer, & c'est ainsi que languiront tous les états où les prêtres, les soldats, les officiers, administrateurs ou juges, les philosophes, les littérateurs, les peintres, &c., &c., s'éleveront proportionnellement au dessus du nombre des hommes qui se consacrent au commerce, à l'agriculture & aux arts méchaniques.

Mais, dira-t-on, si les frais de l'éducation savante sont supportés par les pères, les fils des pauvres citoyens ne pourront donc jamais en recueillir les précieux fruits? voilà donc l'homme pauvre condamné à rester toujours dans sa même sphère! & c'est ainsi que les riches se ménageroient adroitement des échelons pour s'élever au dessus des autres.

Cette objection est moins fondée que spécieuse: la connoissance du cœur humain & la longue expérience des siècles la détruisent sans qu'il en reste aucune trace. D'abord il ne suffit pas, pour atteindre aux hautes sciences, d'avoir sous la main l'or qui donne tout, excepté le génie; c'est ce don céleste qui seul nous en ouvre le sentier, & nous conduit au terme: mais qui ne sait pas que la nature, balançant ses bienfaits, accorde rarement à la fois au même individu le génie & l'opulence? eh! que lui serviroit de les réunir l'un & l'autre? la richesse auroit bientôt détruit le génie, car il s'éteint faute de culture: or, personne n'ignore que l'homme qui se croit créé pour ne manquer de rien, a d'autres passions à satisfaire que l'amour de l'étude, & des méditations abstraites; il veut des jouissances faciles. Se creuser le cerveau sur de pénibles problêmes ne sera donc jamais, ou du moins fort rarement, l'occupation d'un homme dont

la bourſe peut, en quelque ſorte, ſuppléer à tout. Demandez à Démocrite, je le cite entre mille autres, demandez-lui ce qu'il penſoit des avantages que l'homme ſtudieux peut retirer des riches; on ſait qu'il ſe défit de ſes biens comme d'entraves qui gênoient ſa marche dans la carrière des ſciences.

En effet, il ſeroit ſingulier que l'on eût beſoin de l'attache des richeſſes pour être bien accueilli des ſciences, tandis que ces mêmes ſciences confient à des hommes pauvres leurs précieux tréſors & la clef qui les ouvre. Voyez les anciennes académies & les écoles modernes. Quels étoient, quels ſont les guides, les inſtituteurs, les maîtres dont on va recueillir les oracles dans ces temples de l'éducation? Ce ſont des hommes dénués de toute fortune; & n'allons pas croire que les citoyens riches veuillent jamais ſe charger de l'inſtruction publique; il ne faut rien moins que le bras irréſiſtible de la néceſſité, & la grande habitude du travail pour retenir un profeſſeur dans un état ſi difficile: cependant les hautes ſciences continueront d'être enſeignées; c'eſt que le génie des pauvres, libre des mille & une lois que l'étiquette impoſe aux riches, libre des paſſions, des embarras, des jouiſſances mêmes qui ſont inſéparables des faveurs de la fortune, continuera, d'après ſon caractère diſtinctif, d'être opiniâtre dans ſes études; plein de mépris pour les vaines diſtractions de la ſociété; & n'ayant beſoin que de ſes ſeules reſſources, il laiſſera l'or ramper avec ſes poſſeſſeurs, tandis qu'il s'élancera vers les régions des purs eſprits, pour y ſaiſir les ſecrets de la nature, & les apporter aux hommes ſur la terre.

Ce n'eſt pas que je veuille m'oppoſer à tout établiſſement ſcientifique, à tout moyen d'y faire

prendre part aux enfans des pauvres citoyens; mais n'organisez qu'un petit nombre d'écoles savantes, & n'y admettez *gratis* que les prédestinés par la nature, pour y réussir; ils sont bien rares ces prédestinés, & c'est une consolation pour les autres hommes; je suis même persuadé que le maintien de nos sociétés politiques dépend de cette prudente économie. Quoi qu'il en soit, ne craignons pas que, faute d'appui, les Homère, les Descartes, les Rousseau, s'ils renaissoient parmi nous, n'auroient plus les mêmes succès qui les ont immortalisés; ils seroient encore ce qu'ils ont été, des génies créateurs: à ceux-là il ne faut point de bras étrangers pour les soutenir; & ceux-là néanmoins sont peut-être les seuls à qui l'on devroit permettre de diriger leur essor vers les hautes sciences: nous n'aurions plus tant de demi-savans dont l'inutilité devient un embarras dans la république des lettres, & peut-être un fardeau pour l'état politique: nous ne verrions plus tant de jeunes gens, enorgueillis de leur prétendu savoir, rougir au nom de l'attelier de leur père, & méconnoître avec impiété le sang même qui coule dans leurs veines; bientôt on détruiroit l'espèce méprisable & funeste de ces hordes d'intrigans ou de voleurs qui, après avoir fait quelques mauvaises études, dédaignent l'utile activité des artisans, & sont obligés, pour vivre, de faire violence à la fortune sur les grands chemins, ou de la surprendre par des ruses ténébreuses, ou de la corriger criminellement dans les académies de jeu, ou, &c. &c.

Ce sont les écoles nationales qui remédieront plus spécialement à tous ces désordres, si l'idée que je m'en fais se trouve un jour justifiée par leur organisation; c'est alors que le Français pauvre sortira de la sphère où l'ignorance le retient aujourd'hui; mais qu'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit que d'une

ignorance facile à diſſiper : formez des académies où des inſtituteurs puiſſent l'éclairer ſur ſes droits, & tout eſt conſommé; voilà l'éducation qui convient, quels que ſoient les climats, les habitudes, les tempéramens, les richeſſes ou la pauvreté; voilà le peuple auſſi ſavant qu'il doit l'être; le voilà initié aux lois, aux mœurs, à l'hiſtoire, au gouvernement de ſa patrie : il connoît ſes devoirs, ceux de ſes concitoyens, ceux des étrangers; il a la ſcience de la République, & l'état ne lui doit pas d'autres lumières. Solon lui-même n'alla guères plus loin : voici ce qu'en dit Plutarque : « Auſſi n'y eut-il en ſomme que Thalès ſeul de tous les ſept ſages de la Grèce, dont la ſageſſe paſſât, & cherchât plus outre que la contemplation des choſes, qui ſont en commun uſage des hommes; quant à la philoſophie naturelle, il y étoit (Solon) merveilleuſement ſimple & groſſier ». Inſtruirions-nous mal nos concitoyens, ſi l'effet de l'enſeignement public étoit de les élever au niveau des Solon & des Sages de la Grèce?

Après avoir exigé que l'on enſeigne aux citoyens, dans les écoles nationales, *les choſes qui ſont en commun uſage des hommes*, ſi les légiſlateurs preſcrivent aux élèves nationaux les exercices du corps, & ſur-tout la gymnaſtique militaire; ſi voulant mettre en honneur les arts mécaniques, (la population de la France en fait un devoir) ils ſalarient & établiſſent des maîtres dans les gymnaſes pour y former gratuitement des élèves, je me perſuade qu'ils auront fait aſſez pour l'inſtruction publique, je veux dire pour cette partie de l'éducation dont l'état veut bien ſe charger d'acquitter les frais; tout autre enſeignement, comme je l'ai déja dit, ſeroit ſoumis à la ſurveillance des magiſtrats, mais payé par ceux qui voudroient ſe le procurer.

Croit-on, d'après cet apperçu, que le savoir que facilitent les richesses, pourroit, dans la hièrarchie civile, donner de grands avantages à ceux qui en seroient doués? Croit-on que les pauvres citoyens, pour marquer & jouer un rôle dans la République, auroient besoin d'atteindre aux hautes sciences? Que leur importe donc de s'y exercer, de s'y faire un nom célèbre? Ils puiseront dans les écoles nationales, les connoissances des Décius, des Cincinnatus, des Régulus, avec l'espérance de s'illustrer comme eux au service de la patrie. Eh! n'est-ce pas sortir de la sphère où la tyrannie & le fanatisme les environnoient de ténèbres & d'illusions? N'est-ce pas faire mieux encore que de s'élever à toute la hauteur des sciences?

Voici maintenant le projet de décret très-simple, & analogue aux bases & aux vues que je viens d'exposer.

ARTICLE PREMIER.

Les mères sont invitées à nourrir de leur lait les enfans qu'elles mettront au jour, & à leur administrer les soins maternels, d'après les principes austères des Républicains.

II.

Il y aura au chef-lieu de chaque commune, un terrein, appelé le Champ de la patrie, où l'on conduira les enfans pour y prendre leur récréation, à l'abri de toute réprimande, & sous la protection du gouvernement qui, aux jours marqués par la loi, leur donnera, à ses frais, des fêtes analogues à leurs goûts & à leur âge.

III.

Les écoles nationales ne seront ouvertes qu'aux

jeunes citoyens qui auront neuf ans accomplis & davantage.

IV.

Les instituteurs seront payés des deniers publics, & n'enseigneront aux élèves que ce que la loi fixera pour être l'objet de l'éducation nationale.

V.

Les instituteurs seront chargés d'enseigner l'art de lire la prose & les vers français; les principes de l'écriture à la main; les premiers élémens du calcul, de l'arpentage, du dessin; les règles de la langue nationale; la géographie détaillée de la République française; les principaux événemens de notre histoire.

VI.

On donnera aux élèves des notions claires, mais succintes, des administrations, & autres institutions civiles & politiques, établies dans l'Empire français.

VII.

On leur développera, d'une manière lumineuse, les droits de l'homme & du citoyen, tous les points de la constitution, toutes les lois fondamentales de la patrie.

VIII.

Les exercices du corps seront entre-mêlés aux instructions de l'esprit. Ces exercices, tendant à fortifier la jeunesse, embrasseront sur-tout les évolutions & les mouvemens de la tactique militaire.

IX.

Il y aura des récompenſes pour ceux des jeunes citoyens qui ſe diſtingueront dans les différens travaux dont on les occupera.

X.

On formera dans le chef-lieu de chaque département, un gymnaſe, où des citoyens, payés par l'Etat, & verſés dans les arts méchaniques les plus utiles, en expliqueront la théorie à la jeuneſſe, & feront tenus d'en apprendre la pratique à ceux des jeunes-gens qui leur ſeront préſentés par les adminiſtrations chargées de cet objet.

XI.

La République aura des fonds de terre aſſez nombreux, & aſſez commodément diſtribués, pour devenir autant d'écoles rurales, où des hommes habiles dans l'agriculture, en donneront des leçons théoriques & pratiques aux jeunes Français âgés de quinze à ſeize ans & au-deſſus.

XII.

Des inſtituteurs ſalariés par la nation, ouvriront, dans ces fermes de l'Etat, deux cours d'inſtruction publique, dont l'un aura pour objet tout ce qui concerne les troupeaux, & l'autre la botanique uſuelle, c'eſt-à-dire la connoiſſance des herbages, des plantes & des arbres du pays les plus utiles aux hommes & aux animaux domeſtiques.

XIII.

Les jeunes citoyens ne pourront être admis aux

études dont nous allons parler dans les articles suivans, qu'après avoir suivi les leçons différentes des instituteurs nationaux, suivant la gradation que nous venons de déterminer.

XIV.

La nation fondera six écoles pour les hautes sciences.

XV.

On enseignera dans la première, les lois en détail, les règles du raisonnement & de la morale.

XVI.

Dans la seconde, les élèves s'occuperont du génie & de tous ses accessoires.

XVII.

Dans la troisième, on enseignera la physique, la chymie, la statique, l'astronomie, &c.

XVIII.

La quatrième sera consacrée aux belles-lettres & à l'éloquence.

XIX.

La cinquième, à la médecine, à la chirurgie, à la pharmacie.

XX.

La sixième enfin, à la théorie du commerce, & à l'art de la navigation.

XXI.

Il sera libre à tous les hommes qui s'en croiront capables, d'enseigner les sciences & les arts, & d'établir des écoles particulières, aux frais des citoyens qui voudront s'y rendre, ou y faire conduire leurs enfans; ces écoles seront spécialement sous la surveillance des magistrats.

XXII.

Le comité d'instruction publique présentera incessamment un projet de loi, qui réglera le salaire & la distribution des instituteurs, les devoirs réciproques de ceux-ci & de leurs élèves, quels seront les magistrats prépposés à la surveillance des écoles nationales & particulières, le mode & l'étendue de cette surveillance; le choix bien déterminé des matières sur lesquelles les instituteurs nationaux donneront des leçons, & enfin tous les autres articles de détail, relatifs à l'instruction publique ainsi organisée.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.